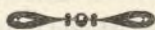


MODES PARISIENNES



Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LE TESTAMENT DU JUIF (2^e partie). — ENFANCE D'UN GRAND MUSICIEN, par madame LOUISE COLET. — DE LA CHALEUR RAYONNANTE, par M. BABINET (de l'Institut). — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Nous l'avons prédit, le mois de mai sera pluvieux comme tous les mois de mai parisiens; car, voilà dix-sept ans que nous le constatons, les nuages s'amoncellent et se fondent en pluie dans tout le département de la Seine depuis la fin d'avril jusqu'aux premiers jours de juin. Il faut bien que nos belles élégantes en prennent leur parti, les robes noires et celles en couleur sombre vont reparaitre, et tant que durera cette température les taffetas et les popelines remplaceront les barèges et les grenadines. Ces mauvais jours sont des jours de halte et de réflexion pour les couturières; celles dont l'esprit est inventif méditent des innovations: c'est dire à nos abonnées que nous aurons bientôt à leur annoncer quelque façon de robe charmante et toute nouvelle de madame Célestine Quillet. Les fabricants de Lyon préparent aussi des étoffes sans précédents qui étonneront les Parisiennes; les dispositions en seront inspirées par la guerre d'Orient; des chiffres arabes, des dessins persans, des tissus imités de ceux de Smyrne et de Damas se fabriquent en ce moment et seront autant de surprises; dans la bijouterie même tendance au goût oriental. On cisèle des bracelets ornés de croissants, de queues de pachas ou d'étendards turcs. Il est une mode orientale toujours permanente: c'est celle des beaux cachemires, et par ces jours printaniers si froids, où l'on n'ose pourtant pas retourner aux fourrures, on s'enveloppe avec délices d'un de ces grands châles au tissu moelleux, qui enserrant la taille et la laissent deviner. Jamais l'étalage des magasins célèbres n'a déployé un plus grand luxe et une plus grande

variété de cachemires éblouissants. Les *indiens* et les *persans* brodés d'or et de soie sont les plus riches et les plus recherchés. Un châle fond noir à palmes ou à dessins variés or et jaune compose, avec une robe de taffetas noir ou bleu Louise et un chapeau de fine paille d'Italie orné de fleurs de pêcher et de ruban blanc, une toilette simple et exquise de distinction.

Les mantelets de soie chassent, jusqu'à ce que le soleil reparaisse, les mantelets de mousseline brodée avec triple étage de nœuds de ruban qui s'étaient montrés durant les jours chauds; madame Inger a, comme toujours, un grand choix des mantelets les plus nouveaux en taffetas, en popeline et même en velours pour les belles frileuses qui préfèrent le mantelet au cachemire. Madame Inger varie à l'infini les garnitures de ses mantelets: c'est tour à tour la dentelle, la ruche, le ruban, l'effilé, la frange de plume, et toujours disposés avec un goût parfait.

Il n'y a pas de saison pour les corsets: une élégante les renouvelle aussitôt que la blancheur en est altérée, et comme une élégante ne porte que le corset de satin en hiver et celui de taffetas en été, c'est dire que les ateliers de madame Dumoulin confectionnent en foule cette souple et frêle cuirasse qui se plie à la taille des femmes comme les fines cottes de mailles du moyen âge se pliaient à la taille des hommes. Dans un corset de madame Dumoulin on se penche, on se cambre, on respire avec une souplesse et une facilité qui rassurent; ces corsets ont aussi l'incomparable avantage de ne jamais laisser l'empreinte d'une couture sur la peau la plus délicate.

Les enfants, eux, se passent de corsets, mais il leur faut des vêtements élégants et gracieux; personne ne s'entend comme madame Leroy, au *Zéphyr*, à habiller ces jeunes êtres idolâtrés des mères. Quels délicieux costumes de petits garçons! et comme de cinq à quinze ans, avant que le vilain habit des hommes s'empare d'eux, madame Leroy excelle à multiplier la fantaisie des petites blouses, des pourpoints, des talmas brodés et soutachés, des toques écossaises, des bérets béarnais, des chapeaux de feutre à la mousquetaire qu'on penche sur l'oreille, et que les enfants se plaisent à porter en prenant un air crâne!

Pour les petites filles, ce sont toujours les robes de popeline ou de taffetas à menus carreaux; les plus jolies, pour les beaux jours, en bleu, en rose et en vert. Au

Zéphyr se trouvent les layettes complètes : les robes-pelisses pour les nouveau-nés, les mille petits bonnets en broderie de Nancy ruchés et les petites capotes toutes pomponnées de rubans.

On pare les enfants, les enfants grandissent et voient mourir autour d'eux ceux qui les aiment; alors il faut songer aux vêtements de deuil; quand on a perdu des parents proches et chers, on se vêt tout de noir. Les cachemires, les popelines, les barèges, les alpagas noirs sont achetés au *Sablier*; pour des deuils moins rigoureux, on y trouve des tissus gris ou blancs du choix le plus varié. Nous y avons remarqué des châles en grenadine fond blanc avec de grandes fleurs et feuilles brochées blanc sur blanc. On dirait ces dessins brochés en argent, tant ils brillent et se détachent en relief. Un grand effilé gris encadre ce châle, qu'on peut porter sans être en deuil, de même que les charmantes capotes de crêpe en gris et en blanc qu'on trouve aussi chez Arnould, au *Sablier*.

Faguer-Laboulée, un des grands parfumeurs de Paris, a l'avantage d'ajouter à l'assortiment de ses cosmétiques et de ses essences une foule d'objets de fantaisie séduisants et indispensables dans une toilette recherchée. Ce sont les bourses et les flacons de main dans toutes leurs diversités; les jolis poignets blonde et velours et ruban et blonde; les éventails espagnols, renaissance, chinois, etc., et les beaux peignes d'écaille blonde dorés comme des rayons de miel; puis les sachets d'Orient, les boîtes de poudre d'iris, tout cela étalé en pyramides, en guirlandes et en faisceaux sur la devanture de Faguer-Laboulée. Quels yeux féminins résisteraient, et quelle voix de jeune fille ne dirait pas : Entrons ?

Les rubans bouffants de la maison Barlet et Belingard sont décidément en vogue comme ornement de volants. Nous avons vu au dernier concert de Herz deux robes toutes ruisselantes de ces *coques* légères qui étaient du meilleur effet. Ces robes étaient portées par une mère et sa fille. La robe de la mère était en barège noir, et celle de la fille en barège rose; toutes les deux étaient garnies de trois volants : sur la robe noire étaient disposés, sur chaque volants, trois rangs de rubans bouffants fond noir et à dessins couleur de feu, et sur la robe rose des rubans bouffants fond rose tout parsemés d'étoiles blanches; les basques, les volants des manches et les barrettes étaient ornés des mêmes rubans. Ce qu'il y a de séduisant dans cette nouveauté inventée par MM. Barlet et Belingard, c'est qu'elle se dispose facilement et rapidement, tandis qu'il faut un temps infini pour rucher des rubans ou faire des bouillons de même étoffe que la robe.

Détails du Dessin.

Première toilette. — Robe de communiant en mousseline blanche; la jupe a trois plis qui forment trois tuniques. Le corsage à la Vierge plissé est clos autour

du cou par un entredeux de deux centimètres en mousseline brodée, au haut duquel est froncée une valenciennes aussi de deux centimètres. Le même entredeux et la même valenciennes forment le poignet des manches. Voile en tulle blanc fixé par une couronne de roses blanches. Dans les paroisses, la communiant porte un bonnet de tulle ruché au lieu de la couronne, et le voile est posé sur le bonnet. — Gants et souliers blancs. — Livre de première communion à couverture de moire et à fermoir d'argent de chez Curmer; le texte est orné de gravures d'après Owerbeek.

Seconde toilette. — Robe en moire antique bleue; corsage à basquines chinoises. Mantelet de taffetas noir avec ornement de velours et grand effilé. Chapeau en tulle, crêpe et taffetas blancs orné de bluets.

Détails du patron.

Ce canezou pour enfant peut se faire à volonté, en piqué, en jaconas, en brillante. On le garnit soit d'une petite valenciennes, d'une malines ou d'une broderie. Les boutons peuvent être en argent doré, en malachite ou en passementerie.

LE TESTAMENT DU JUIF.

(SUITE)

Le dessert fini, le couvert fut enlevé, et le major mettait tout son savoir-faire à la confection d'un bol de punch, quand on frappa à la porte :

— Entrez ! cria Carlota.

Un pas léger et timide se fit entendre dans l'étroit corridor qui séparait la porte extérieure de celle de la salle à manger, et il y eut encore un autre petit coup frappé avec hésitation à cette dernière porte.

— Entrez ! cria de nouveau Carlota; et une jeune fille s'avança avec un panier au bras.

— C'est Esther Lazaro, dit Carlota en espagnol. Venez, mon enfant, asseyez-vous et dites-moi ce qui vous amène.

Esther Lazaro était la fille d'un juif de la ville, que ses mille métiers mettaient en rapport continu avec la garnison. Il escomptait les billets des officiers, leur fournissait des meubles, leur vendait tout ce dont ils avaient besoin, le tout à un taux exorbitant. Cependant, comme tous les militaires, ceux-ci, quoique parfaitement convaincus qu'ils auraient pu trouver meilleur marché ailleurs, n'en continuaient pas moins de l'honorer de leur clientèle plutôt que de se donner la peine de chercher un vendeur plus accommodant. A mesure qu'avaient augmenté les difficultés de la garni-

son, Lazaro n'avait pas manqué d'en tirer profit, et l'on disait même qu'il avait par-devers lui d'immenses quantités de vivres et des provisions de toute nature, qu'il gardait jusqu'à ce que la famine lui permit d'en exiger le prix qu'il voudrait.

Sa fille, âgée d'une quinzaine d'années, était une jolie juive dont les cheveux châtain, couleur rare en Espagne, se réunissaient derrière la tête en tresses épaisses. Elle avait la peau plus blanche que ne l'ont d'ordinaire les femmes de sa race, des yeux noirs pleins de douceur et une physionomie des plus gracieuses. C'était la favorite des dames de la garnison, qui souvent l'employaient à acheter pour elles maints petits objets à leur usage. Carlota, particulièrement, l'avait toujours traitée avec la plus grande bonté, et c'est ce qui cette fois avait enhardi la jeune israélite. Elle était venue, dit-elle timidement, pour implorer une faveur, une grande faveur. Elle avait un petit chien qu'elle aimait beaucoup. (Dans le même instant, un grand mouvement qui se fit dans le panier semblait annoncer que son protégé n'était pas loin.) Il lui venait d'une de ses amies d'école, qui était morte depuis, et son père refusait de garder plus longtemps le pauvre animal, parce que, disait-il, ce n'était pas lorsque les vivres étaient si chers qu'on s'amuse à nourrir de pareilles créatures.

— Un si bon petit chien !.... La señora voudrait-elle bien l'accepter ?

— Voyons-le, Esther, dit Owen, car je m'aperçois que vous l'avez là.

— Il n'est pas joli, dit Esther en rougissant, en même temps qu'elle tirait l'animal de son panier.

Non, assurément, il ne l'était guère. C'était un petit roquet tacheté de noir et de blanc comme une pie, avec une queue en trompette, et peu à l'aise en société, car il essaya de regagner au plus vite son panier.

— Il a peur, dit Esther, voilà plus d'un mois qu'il est enfermé.

Esther aurait voulu le garder dans sa chambre à coucher à l'insu de son père ; elle avait partagé avec lui ses déjeuners et ses dîners ; mais le vieux juif, découvrant un jour le captif, avait battu sa fille, la menaçant de tuer son chien s'il le revoyait encore.

— *Pobrecito* (pauvre petit) ! dit la bonne Carlota, nous en aurons bien soin. *Toma* (prends), dit-elle en lui présentant un morceau de viande ; mais le *pobrecito* se réfugia sous sa chaise, la queue entre les pattes et rampant sur le ventre.

Carlota offrait à la petite juive de la faire dîner ; mais celle-ci refusa, et il fallut insister beaucoup pour qu'elle acceptât un verre de vin d'Espagne. Elle ne fit qu'y tremper ses lèvres, puis elle se leva, et après avoir attaché le cordon du chien au pied de la table pour l'empêcher de la suivre, elle se retira en comblant Carlota de remerciements.

— *Adios, Sancho* ! dit-elle au petit chien qui la regardait d'un air piteux. *Adios, Sancho* ! répéta-t-elle

en le prenant dans ses bras et en le couvrant de baisers. La pauvre petite était près de pleurer.

— Venez le voir tous les jours, mon enfant, dit Carlota, et, quand les temps seront meilleurs, vous le reprendrez.

II.

Lazaro le juif était assis ce soir-là dans une espèce de comptoir abrité derrière une cloison grillée, au milieu d'un vaste magasin rempli d'une collection d'articles les plus disparates. C'étaient des sofas, des glaces, des lavabos, des balles de marchandises, de vieilles bottes achetées aux domestiques des officiers, des rideaux de fenêtre étendus sur des monceaux de tapis et de nattes, des bois de lits, des bouteilles, de la faïence, etc., etc. La rampe d'escalier qui descendait à la cour pavée de la maison était encombrée d'objets analogues, et la cour elle-même regorgeait de barriques, de caisses d'emballage et de vieille ferraille. Cette cour avait une porte sur la rue et une autre solidement verrouillée qui donnait accès à un second magasin où, depuis plusieurs mois, personne autre que le juif n'avait mis les pieds.

Lazaro était un petit homme sec, à la figure amaigrie, aux traits rusés, à la barbe rare. Juif d'origine barbaresque, il portait un haut bonnet noir, une espèce de soutane de drap sans collet, hermétiquement boutonnée, un large pantalon de couleur claire, avec une ceinture autour de la taille, et des pantoufles jaunes. Il tournait avec ardeur les feuillets d'un registre couvert de vieux parchemin, quand un officier entra.

Von Dessel, capitaine au régiment de Hardenberg, était un homme d'une quarantaine d'années, solidement bâti, aux cheveux roux, dont il était facile de distinguer la couleur depuis que le gouverneur avait défendu aux troupes de se poudrer, vu la rareté de la farine. Ses sourcils longs et fauves, ses lèvres minces, sa mâchoire inférieure proéminente donnaient un air dur à sa physionomie.

— Bonsoir, capitaine, dit le juif ; que puis-je faire aujourd'hui pour votre service, monsieur ?

— Pour mon service ! Vrai Dieu ! si c'est ainsi que vous appelez vos satanés tours judaïques, vous m'en avez déjà joué assez, dit le capitaine.

— Je fais toujours la partie belle à tous ces messieurs, je vous assure, capitaine, dit le juif. Tenez, j'ai encore perdu sur votre dernier billet.

— *Der Teufel* ! qui donc gagne alors ? s'écria l'Allemand ; car vous m'avez rogné 30 pour 100.

Le juif haussa les épaules.

— A qui la faute, capitaine ? Ce n'est pas la mienne, c'est celle du siège. Dès que le port sera libre, vous aurez un escompte bien plus avantageux.

— Dans tous les cas, il me faut de l'argent, reprit Von Dessel. Qu'allez-vous me donner maintenant de ma signature sur un billet de vingt guirées ?

Le juif consulta un registre, fit quelques calculs sur un coin de papier, et parut réfléchir profondément.

— Parlez-vous? morbleu! dit l'irascible capitaine; vous avez bien eu le temps de voir combien vous voulez me voler.

— Capitaine, je vous donnerai cinquante dollars, dit le juif.

Le capitaine répondit par un feu roulant de jurons germaniques.

— Capitaine, reprit alors le juif, j'aime à être agréable à mes clients quand je le puis. Je vous donne en sus une boîte de cigares, purs Havane; la boîte en contient cent cinquante.

Le capitaine à cette nouvelle ouverture s'emporta de plus belle; mais il s'apaisa à la vue de la fille du juif, qui rentrait de chez le major. Elle s'avança tranquillement dans la chambre, fit une révérence au capitaine, ôta son châle, prit un ouvrage d'aiguille, s'assit et se mit à coudre.

Von Dessel reprit ses questions sur un ton plus doux; mais le juif, qui connaissait le pressant besoin d'argent de l'officier, ne voulut pas démodre de son prix; seulement il alla jusqu'à lâcher cinquante cigares de plus, et le capitaine, voyant qu'il n'obtiendrait pas de meilleures conditions, finit par consentir au marché. Tandis que le juif libellait la reconnaissance, l'Allemand ne quittait pas Esther des yeux, et à mesure qu'il regardait la jeune fille, on eût pu voir l'admiration se peindre sur ses traits.

— Je ne puis prendre l'argent maintenant, dit-il après avoir signé le billet. J'ai mon service à faire; apportez-le-moi demain matin à neuf heures.

— J'ai peur de ne pouvoir y aller, dit Lazaro; je suis trop occupé. Ne pourriez-vous pas l'envoyer prendre, capitaine?

— Impossible, répondit l'Allemand; mais vous avez sans doute quelqu'un de sûr, vous comprenez..... Et il regardait Esther.

— Ma fille! capitaine, dit le juif; oui, je vous enverrai ma fille.

— C'est bien, dit le capitaine, n'oubliez pas. Et il sortit aussitôt.

Il était à peine dehors que deux personnages que le lecteur connaît déjà se présentèrent. C'étaient M. et mistress Bags. Les fumées du rhum de la matinée étaient déjà en grande partie dissipées.

— Votre serviteur, monsieur, dit Bags.

Le juif répondit de la tête.

— Nous aurions quelques petits articles à vous proposer, continua M. Bags en jetant prudemment un coup d'œil autour de la chambre. Ils nous ont été laissés, ajouta-t-il plus bas, par un de nos amis que nous avons perdu.

— Ah! dit le juif; peu importe d'où ils vous viennent. Voyons-les; dépêchez-vous!

Mistress Bags sortit de dessous son manteau une bouilloire de fer battu, puis une casserole de cuivre;

et M. Bags, déboutonnant son uniforme, déposa sur la table trois couteaux et une fourchette d'argent. Esther, qui, dans le moment, passait près de la table, jeta par hasard un regard sur la fourchette et reconnut les armes des Flinders.

— Mon père, dit-elle aussitôt en espagnol, n'achetez rien de tout cela, ce doit avoir été volé.

— Mêlez-vous de votre ouvrage, répliqua le vieux juif d'un ton si dur que la pauvre petite se tut et s'éloigna.

Le juif prit la bouilloire, la retourna de tous côtés pour s'assurer qu'elle était en bon état, en fit autant de la casserole, examina avec soin les couteaux et avec encore plus de soin la fourchette, puis il rangea le tout devant lui sur la table.

— Pour ceci, dit-il en étendant la main sur la bouilloire, disons une livre de riz; pour ceci (la casserole), deux livres de bœuf salé; pour les couteaux, une bouteille de rhum; et pour la fourchette, six onces de thé première qualité.

— Au diable votre thé! dit M. Bags.

— Oui, oui, dit mistress Bags, qui pendant le cours de cette prise avait eu peine à se contenir. Nous n'avons pas besoin de thé; d'ailleurs tous ces objets valent plus que vous ne les estimez. La casserole est aussi bonne qu'une neuve, et la fourchette est en argent.....

— Plaqué, dit le juif en la pesant sur le bout de son doigt.

— J'ai vécu des années dans les familles les plus distinguées, dit mistress Bags, et je sais parfaitement faire la différence du plaqué et de l'argent. Je suis restée chez MM. Milson de Pidding-Hill, où tout était en argent et rien en plaqué, jusqu'aux boutons des portes; et je puis dire que c'était une excellente dame, elle m'a donné bien des robes en sa vie. Je suis restée aussi chez.....

Ici le juif interrompit sans façon la kyrielle des services domestiques de mistress Bags en repoussant les objets étalés devant lui.

— Prenez ce que je vous offre ou enlevez-moi cela, dit-il d'un ton bref.

M. et mistress Bags murmurèrent beaucoup. Quant au thé, ils le refusèrent positivement à quelque prix que ce fût. M. Bags n'aimait pas le thé; mistress Bags disait qu'il lui faisait mal. De sorte que le juif consentit à leur donner à la place une seconde bouteille de rhum, une demi-douzaine d'oignons et deux livres de bœuf salé; moyennant quoi ils finirent par s'entendre, et ils sortirent en empochant le résultat de leur échange.

Pendant cette altercation, un soldat d'un autre régiment, entré depuis un moment, était resté debout, attendant son tour en silence. C'était un malheureux exténué par la faim, comme le disaient assez ses joues creuses et l'expression lugubre de son regard. Il s'ap-

procha, et d'une main tremblante dépliant une vieille robe, il la tendit au juif.

— Cela ne peut pas faire mon affaire, dit celui-ci en la rendant après l'avoir examinée à la lumière. C'est plein de trous.

— Mais ma femme n'en a pas d'autres, dit le soldat, c'est le seul vêtement qui lui reste, à l'exception de son jupon et de sa camisole. Je vous ai apporté toute sa garde-robe.

Le juif leva les épaules en écartant les bras en signe qu'il n'y pouvait rien.

— Je vous jure que c'est sa dernière! répéta l'homme, comme s'il supposait que cette circonstance donnerait à la malheureuse défroque autant de valeur aux yeux du juif qu'aux siens.

— Je vous dis que je n'en veux pas, dit le juif d'un ton bourru.

— Donnez-moi seulement un pain en échange ou même une livre de pommes de terre, dit le soldat, c'est plus que ma femme et mes quatre enfants n'ont eu à manger à eux tous depuis deux jours. Une demiration à partager entre six! comment vivre avec cela?

— Une livre de pommes de terre, reprit le juif, vaut quatre réaux et demi, et la robe de votre femme ne vaut pas même un réal!

— Prenez ceci alors, dit le soldat en se dépouillant avec un mouvement fébrile de son habit d'uniforme; il vaut mieux tout risquer que de laisser mourir sa femme de faim.

Le juif se mit à rire.

— Vraiment! mon cher, dit-il, vous croyez que je vais vous acheter vos effets militaires! Ah! ah! ah! pas si sot, l'ami. Et qu'est-ce que dirait votre capitaine, hein?

Le soldat frappa violemment du poing sur la table.

— Alors, dit-il, donnez-moi ou prêtez-moi de quoi manger, peu ou beaucoup, ce que vous voudrez, et je travaillerai pour vous toutes les heures que mon service me laissera libre, jusqu'à ce que vous vous jugiez payé. Je vous le promets, monsieur Lazaro, je vous le promets devant Dieu!

— J'ai autant d'ouvriers qu'il m'en faut, répondit Lazaro, je n'ai pas besoin d'en prendre davantage. Revenez me voir quand vous aurez quelque chose à me vendre, mon ami.

Sans dire un mot, l'homme fit un paquet de la robe, et, l'élevant au-dessus de sa tête, il la lança avec force dans le coin le plus éloigné du magasin. Il se retirait déjà brusquement, quand, par une réflexion soudaine et comme pour ne pas renoncer à cette dernière chance de salut, il revint sur ses pas, ramassa le paquet, et le mettant sous son bras, il sortit à pas lents comme s'il espérait encore être rappelé. Aucune voix cependant ne se fit entendre derrière lui; mais il n'était pas plutôt parti qu'Esther s'était levée et avait sans bruit descendu l'escalier. Elle rattrapa le soldat sous la porte de la rue, qui, comme nous l'avons dit, s'ouvrait

sur la cour, et lui frappa légèrement sur le bras. L'homme se retourna et la regarda fixement :

— Quoi! il consent à l'acheter? s'écria-t-il.

— Chut! dit Esther, gardez-la pour votre pauvre femme. Tenez, je n'ai pas d'argent, mais prenez cela. Et elle lui mit dans la main deux boucles d'or qu'elle venait de détacher à la hâte de ses oreilles.

L'homme resta un instant à la regarder, interdit, sans oser fermer la main; puis, revenant soudain de sa surprise, il jura les larmes aux yeux qu'en retour d'un pareil service il n'y avait rien au monde qu'il ne fit pour la jeune fille. Mais Esther le pria simplement de s'en aller bien vite et de ne rien dire, de peur que son père n'apprit ce qu'elle venait de faire, car certainement il se fâcherait contre elle.

Bags et sa femme s'étaient arrêtés dans un coin de la cour pour emballer plus commodément les denrées qu'ils venaient de recevoir, et ils avaient été les témoins silencieux de cette scène. Dès qu'à la prière d'Esther le soldat eut disparu, Bags s'avança.

— Et votre père serait fâché contre vous vraiment, ma belle enfant? dit-il.

— Oh! bien fâché!... Oh! oui : ne m'arrêtez pas, je vous en prie, dit-elle en essayant de passer.

— Et qu'est-ce que vous me donnerez maintenant pour ne pas le lui dire? demanda mistress Bags. N'avez-vous rien pour moi?

— Non, oh! non, rien, je vous jure; je vous en prie, laissez-moi passer!

— Si, vous avez quelque chose; vous avez ceci, dit Bags en arrachant un peigne d'argent qui reluisait sur la tête d'Esther, dont les cheveux se déroulèrent au moment où elle s'esquivait. Et à présent, dit M. Bags en examinant sa prise, je crois que moi et ce vieux voleur de juif nous voilà quittes. Qu'il dise à présent que la fourchette d'argent était en plaqué : cela m'est égal.

III.

Le lendemain (12 avril), de grand matin, le bruit se répandit dans la ville qu'une flotte anglaise était en vue. La nouvelle agit comme un courant électrique sur la population affamée. Les spectres décharnés qui la veille erraient misérablement par les rues se précipitaient hors des maisons avec une étincelle de vie dans leurs yeux caves. Le mur d'enceinte, du côté de la mer, était garni de curieux attendant la venue de ce secours tant désiré.

Les rues devinrent tout à coup désertes. Ceux qui ne pouvaient pas quitter leur logis grimpaient sur les toits, mais la masse de la population se répandait sur le rempart, sur la Grande Parade de l'Alameda et sur les différentes rampes du Rocher. Des Maures, des Juifs, des Espagnols, des Anglais, des citoyens et des soldats, des hommes, des femmes, des enfants de tous âges et de toutes nations se pressaient indistinctement sur tous les points d'où l'on pouvait apercevoir la mer.

Pendant quelque temps un épais brouillard, qui enveloppa le détroit et l'entrée de la baie, empêcha de rien voir. Des murmures s'élevaient chaque fois qu'un nouveau flot de peuple succédait sur le mur d'enceinte. Un doute sinistre commençait à circuler. Au sommet du Rocher flottait bien, au mât de Middle-Hill, le pavillon qui signale une flotte; mais là, comme dans toutes les foules, se trouvaient des esprits peu crédules qui ne pouvaient se défendre de noirs pressentiments. Beaucoup se précipitèrent vers la station des signaux, incapables de supporter plus longtemps l'incertitude de l'attente. Mon grand-père remarqua dans la foule le juif Lazaro, qui attendait l'événement avec des regards inquiets, bien que son anxiété eût une tout autre cause que celle de la plupart des spectateurs. Le juif calculait que l'arrivée d'un convoi de vivres ferait baisser le prix des provisions, et par conséquent la somme de ses bénéfices.

A quelques pas de lui était une vieille Gênoise, les épaules couvertes du manteau rouge bordé de velours que portent ces Italiennes à Gibraltar. Elle tournait autour des groupes, levant tantôt un bras, tantôt l'autre, tantôt écartant de la main les têtes de ses voisins, pour tâcher d'apercevoir quelque chose avec ses yeux à demi éteints sous son capuchon noir; ses traits, amaigris par les privations, prenaient une expression farouche; on eût dit une louve affamée. De temps en temps elle sortait une main de dessous son manteau, regardait quelque chose qu'elle serrait dans ses doigts crispés, murmurait quelques paroles et cachait son trésor. Cette manœuvre intriguait mon grand-père. Il s'approcha d'elle pour voir, dès qu'il reparaitrait, l'objet qui occupait si bien la bonne femme. C'était une vieille croûte de pain bleuâtre et moisie.

Le spectacle tant attendu se révéla enfin.

A mesure que le soleil gagna en force, le brouillard monta graduellement vers le ciel comme la toile d'un vaste théâtre, et découvrit le convoi, composé de près de cent navires escortés par plusieurs vaisseaux de guerre, tandis que le gros de la ligne de bataille se développait sur la côte barbaresque, ayant ordre de n'entrer dans la baie qu'en cas d'attaque de la part de l'ennemi.

Alors s'éleva dans les airs un cri immense, un cri d'espoir et de bonheur. Des larmes de joie coulèrent sur tous ces visages pâles et sombres; chacun se retournait vers son voisin, lui souriant comme à un vieil ami, et un murmure joyeux circula parmi cette population naguère si morne. Ah! si les bénédictions nous sont comptées dans le ciel, l'âme de l'amiral Darby, qui commandait la flotte de ravitaillement, est bien certainement en paradis à l'heure qu'il est!

Les amis et les parents commencèrent à se mettre en quête les uns des autres dans la foule, qui se rompit bientôt par groupes, chacun cherchant le moyen de fêter en commun l'abondance envoyée par le ciel.

Les regards de mon grand-père furent encore en ce

moment attirés par la vieille Gênoise. Quand elle avait entendu les hurrahs de la foule, la pauvre femme s'était frotté les yeux du revers de sa main décharnée; la narine gonflée et la bouche béante, elle avait, elle aussi, interrogé les vagues; mais n'ayant pu rien voir, elle secouait la tête d'un air de doute. Alors, arrêtant au passage un joyeux Espagnol, elle le saisit par le bras :

— *Es verdad? por Dios, es verdad?* s'écria-t-elle; *jura, jura* (est-ce vrai? au nom du ciel, est-ce vrai? jurez-le, jurez-le).

— *Si, si*, dit l'Espagnol en lui montrant les navires : *es verdad*. Vous pouvez les voir vous-même.

Aussitôt la vieille tira pour la dernière fois sa précieuse croûte de pain, et se mit à la dévorer, en murmurant à chaque bouchée :

— *Mas mañana! mas mañana* (demain j'en aurai davantage)!

Après que la foule fut en partie dispersée, Owen retourna chez lui pour déjeuner, quand, au moment d'ouvrir sa porte, il entendit une voix qu'il crut reconnaître, qui criait d'un accent effrayé de l'appartement situé en face du sien, où demeurait Von Dessel. Au même instant la porte de cet appartement s'ouvrit, et sur le seuil apparut la figure bouleversée d'Esther Lazaro, qui s'efforçait d'échapper à la poursuite de Von Dessel.

— *Señor, señor*, parlez à ce monsieur! cria-t-elle à Owen.

— La petite sotte! dit Von Dessel, qui grimaca un sourire en apercevant Owen; elle crie avant qu'on l'écorche. Entrez donc, enfant, ajouta-t-il en essayant de refermer la porte.

— Pourquoi ne la laissez-vous pas tranquille? dit Owen.

— Occupez-vous de vos affaires et ne vous mêlez pas des miennes, dit le capitaine, qui faisant un nouvel effort entraînait Esther.

Mais Owen le saisit à son tour et le secoua violemment, tandis qu'Esther descendait au plus vite l'escalier.

— Fort bien, monsieur, dit Von Dessel pâle de fureur. Nous nous reverrons dans une heure au jeu de paume, monsieur, si cela vous convient.

— A vos ordres, répondit Owen en faisant un signe affirmatif.

Puis il rentra chez lui et ferma la porte.

Pendant ce temps, mon grand-père, son télescope sous son bras (il l'avait pris pour découvrir la flotte de plus loin), se promenait dans la foule et contemplait philosophiquement le spectacle inusité de tant de visages joyeux. A ce propos même, il ne manque pas de noter dans ses Mémoires, comme un des traits bizarres de notre pauvre humanité, que cette joie, née d'un sentiment tout physique, avait un caractère infiniment plus profond et plus universel que ce qu'il avait jamais observé d'analogue dans les réjouissances publiques,

qui prennent leur source dans l'amour des sujets pour les souverains ou dans le patriotique orgueil d'une nation, comme un couronnement ou la nouvelle d'une grande victoire : d'où mon grand-père exprime la crainte que, semblable aux autres natures purement matérielles, la nature humaine ne soit influencée que trop souvent d'une manière bien plus puissante et plus générale par ses instincts animaux que par des mobiles de plus noble essence.

Il était si bien absorbé dans son occupation purement philanthropique de jouir de la joie des autres et d'en tirer des réflexions de haute moralité, qu'il avait complètement oublié qu'il était encore à jeun. Il venait d'être ramené à la réalité de cette situation par une certaine sensation de vacuité dans la région de l'estomac, et il commençait à regagner son logement quand une petite main vint s'appuyer sur son bras. Mon grand-père se retourna et reconnut la jeune israélite, qui fixait sur lui de grands yeux effarés.

Elle se mit tout d'abord à lui adresser la parole en espagnol, sa langue maternelle; mais, reconnaissant bien vite son erreur en entendant le jargon extraordinaire dont se servit le major pour lui répondre (car une chose singulière, c'est qu'à l'exception de Carlota, qui avait été son professeur, personne ne comprenait l'espagnol de mon grand-père), elle s'interrompit pour lui parler anglais. Elle lui raconta brièvement la querelle qu'Owen venait d'avoir à propos d'elle avec le capitaine Von Dessel, et le cartel qu'elle avait entendu ce dernier proposer à son défenseur, et elle suppliait le major de se hâter d'intervenir pour en prévenir le résultat.

— Au jeu de paume ! dans une heure ! dit mon grand-père. Et quand cela est-il arrivé ?

Esther crut qu'il pouvait bien y avoir une heure. Elle avait mis presque autant de temps à trouver le major.

— J'y cours, mon enfant, j'y cours, dit mon grand-père. Avec Von Dessel encore ! la meilleure lame de la garnison ! comme s'il ne pouvait en trouver d'autres avec qui se quereller.

— Et penser, murmurait mon grand-père en hâtant le pas, penser que ces deux fous choisissent pour se couper la gorge l'instant où l'abondance des vivres va nous dédommager tous de nos longs jeûnes ! Est-ce donc ainsi qu'ils témoignent leur gratitude à la divine Providence ?

Owen courait réellement un danger formidable ; car, quoique assez bon tireur, il était loin d'être passé maître dans l'art de tuer son homme, tandis que son adversaire était non-seulement, comme l'avait dit mon grand-père, la meilleure lame de la garnison, mais peut-être à cette époque la meilleure lame de l'armée. En Allemagne, en qualité d'étudiant, il s'était distingué nombre de fois dans des rencontres sanglantes, et depuis son arrivée à Gibraltar un Espagnol

de la ville, grand spadassin cependant, était tombé sous ses coups.

— Dieu veuille, se dit mon grand-père en approchant du lieu du rendez-vous, que cette affaire s'arrange sans mort d'homme ! Frank, mon cher enfant, personne ne mérite mieux de vivre que toi !

En arrivant au jeu de paume, il fut arrêté par le maître de la salle, posté à la porte. La salle était retenue, lui fut-il dit, pour une partie.

— Oui, oui, dit mon grand-père en le repoussant, une jolie partie, ma foi ! Plaise à Dieu que nous puissions l'empêcher !

Trouvant la seconde porte fermée, le major, qui connaissait parfaitement les êtres de l'établissement, car, lorsqu'il n'avait rien de mieux à faire, il allait parfois s'amuser à marquer les points des joueurs pendant une partie ou deux ; le major, disons-nous, gravit rapidement l'escalier de la galerie.

Au centre de la salle étaient les combattants. Tous les préliminaires avaient été réglés, car ils avaient mis habit bas, et les seconds, l'un, l'adjudant du régiment de Hardenberg, l'autre, un certain lieutenant Rushton, expert en pareille matière et grand bretteur lui-même, se tenaient de chaque côté avec une épée de rechange chacun. Dans un coin était le chirurgien allemand du régiment, ses appareils déployés et prêt à tout événement. Rushton s'attendait à voir tomber Owen, et tout ce qu'il espérait c'était qu'il pût en revenir. Von Dessel paraissait lui-même pénétré de la même opinion. Droit et solide comme une tour, daignant à peine prendre la pose académique, mais tout à fait à l'aise et complètement maître de lui, les yeux à demi fermés et un sourire sardonique sur les lèvres, il regardait son adversaire avec un air superbe de malice et de mépris.

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

(La suite au numéro prochain.)

ENFANCE D'UN GRAND MUSICIEN.

Sous ce titre : *Enfances célèbres*, il va paraître à la librairie Hachette un volume de madame Louise Colet, que nous recommandons à nos lectrices. Nous en détachons le récit suivant :

I.

En 1770, durant la semaine sainte, le pape Clément XIV officiait dans la chapelle Sixtine, entouré de ses cardinaux et d'un clergé nombreux. La chapelle était remplie de hauts dignitaires, des ambassadeurs étrangers et de quelques voyageurs d'élite admis sous leur protection. La foule, qui n'avait pu pénétrer dans l'enceinte réservée, se pressait dans l'immense basilique.

que de Saint-Pierre, où retentissait le psaume lointain. C'était dans la chapelle Sixtine que des chanteurs célèbres faisaient entendre le merveilleux *Miserere* d'Allegri, inspiration d'un génie religieux, si pure, si émouvante, et d'un caractère tellement sacré qu'elle semble avoir été transmise au maître par quelque apparition divine.

Tandis que le psaume montait, les cierges jaunes brûlaient et décroissaient aux candélabres à mille branches placés devant l'autel, et cette lueur mortuaire jetait ses blêmes reflets sur la grande fresque de Michel-Ange, qui semblait se mouvoir au mur. Tous les damnés s'agitaient, torturés par la douleur; leurs traits pâles et amaigris exprimaient l'angoisse éternelle, leurs yeux versaient des larmes de sang, leurs dents grinçaient, leurs membres décharnés se tordaient et parfois les accords aigus et déchirants du *Miserere* semblaient des gémissements échappés de la poitrine des spectres éperdus.

L'œuvre de Michel-Ange apparaissait en ce moment si terrible, et pour ainsi dire si vivante, que presque tous les assistants et surtout les étrangers y tournaient leurs regards avec une admiration empreinte de terreur. Un enfant seul, de douze à quatorze ans, à la taille élancée, à la figure intelligente, et dont le front haut et les grands yeux bleu clair étincelaient sous sa chevelure poudrée, ne paraissait prêter aucune attention à la fresque si merveilleusement éclairée. La tête levée et comme renversée en arrière, les yeux en extase, la bouche souriante et entr'ouverte comme pour goûter les sons qui montaient, les oreilles dressées ainsi que celles du chien de chasse sentant au loin les pas du cerf qui approche, tout dans cet enfant exprimait l'attention la plus vive et la plus excitée. On devinait qu'il était en proie à une profonde émotion, et qu'il s'efforçait d'en fixer l'empreinte ineffaçable dans son âme. Placé à côté de l'ambassadeur d'Autriche, l'enfant qui écoutait ainsi restait immobile, et il semblait comme pétrifié dans sa culotte de soie blanche collante, dans son habit vert à boutons d'argent et à basques de satin, et sous son jabot de dentelle, qui ne frissonnait pas même sur sa poitrine bombée; mais lorsque la dernière note du *Miserere* d'Allegri expira, l'enfant sortit de son immobilité d'automate, il se fit comme à lui-même un signe d'assentiment, et il quitta l'église en donnant le bras à un des secrétaires de l'ambassadeur d'Autriche. S'il avait été immobile tantôt, il était maintenant muet, et ne paraissait pas entendre les réflexions que lui faisait son compagnon sur la beauté de la cérémonie religieuse à laquelle ils venaient d'assister; il laissait son interlocuteur parler seul, ce qui ne semblait pas déplaire à celui-ci. Arrivé au palais de l'ambassade, le jeune adolescent en habit vert monta précipitamment dans la chambre qu'il occupait, et se mit à tracer des signes inintelligibles pour tout autre que pour lui, sur un cahier rayé qui était là sur un pupitre.

Le soir, à la table de l'ambassadeur, on parla de la cérémonie religieuse du jour et de l'effet merveilleux qu'avait produit le *Miserere* d'Allegri.

— Quel dommage, dit l'ambassadeur, qu'on ne puisse pas faire connaître au monde entier cette musique, où le remords et la douleur gémissent éternels et infinis! ce chant serait moralisant par sa tristesse même; les âmes qui l'auraient entendu redouteraient de s'exposer aux douleurs qu'il exprime.

— Vous devriez donc vous servir de cet argument auprès de Sa Sainteté, répliqua l'ambassadeur de France qui dînait chez son confrère, pour obtenir une copie de cet air sacré.

— Tous nos arguments échoueraient, répondit l'ambassadeur d'Autriche; voilà plusieurs siècles que cette musique fut composée par Allegri, et jamais elle n'a retenti que sous la voûte de la chapelle Sixtine: ni rois ni empereurs ne purent l'obtenir des papes qui se succédaient; ils répondaient aux requêtes royales que ce chant faisait partie du trésor sacré de saint Pierre et ne devait pas en sortir.

Un sourire d'orgueil glissa sur la lèvre de l'enfant en habit vert, qui dînait à la table de l'ambassadeur.

Le lendemain, vendredi saint, à l'heure de l'office, on eût pu voir le même enfant à la même place que la veille, écoutant encore le fameux *Miserere*; mais cette fois sa tête, au lieu de se lever contemplative, était affaissée sur sa poitrine, son œil se baissait et lisait comme à la dérobée dans son chapeau, qu'il tenait à la main, et au fond duquel il avait enroulé un cahier. Un cardinal l'aperçut, et dès lors ne cessa plus de l'observer.

II.

Le soir, il y avait grand concert à la villa Borghèse: le palais et les jardins étaient illuminés, et une de ces belles nuits d'Italie toute ruisselante de lumière suspendait à la cime des grands arbres les étoiles comme des fruits d'or. Les statues des bosquets ressemblaient à des femmes craintives qui se cachaient pour entendre les airs mélodieux qui s'échappaient des salons aux fenêtres ouvertes. Aux chants succédaient des morceaux de musique instrumentale. Il y eut un moment où tous les assistants se pressèrent dans la galerie des marbres: une main exercée venait de faire entendre quelques préludes sur le clavecin:

— C'est lui! c'est lui! disait-on, c'est la merveille de l'Allemagne, et chacun désignait du geste l'enfant à l'habit vert qui méditait le matin dans la chapelle Sixtine. L'ambassadeur d'Autriche se tenait près de lui, le coude appuyé sur le clavecin, l'encourageant du regard.

Tout à coup, au prélude de l'instrument, la voix de l'enfant s'élève, et il entonne avec force et suavité le *Miserere* d'Allegri, qui jamais n'avait retenti avec plus de vérité et de précision.

Tous restaient béants de surprise et d'admiration:

quelques-uns criaient au miracle, d'autres parlaient de profanation et de vol.

— Pour qu'il sache aussi parfaitement ce chant, il faut qu'il l'ait écrit pendant qu'on l'exécutait, dirent plusieurs.

— Oui, oui, il l'a écrit, s'écria un cardinal, le même qui le matin avait observé l'enfant dans la chapelle Sixtine.

— Votre Éminence en est-elle bien sûre? répliqua l'ambassadeur d'Autriche, qui, tenant par la main le jeune musicien, s'approcha du cardinal.

— Mais je crois l'avoir vu, murmura Son Éminence.

— Monseigneur, vous m'avez vu lire et non écrire! répondit l'enfant respectueusement, mais avec assurance.

— Mais ce que vous lisiez, vous l'aviez écrit sans doute?

— Oui, je l'avais écrit de mémoire.

— De mémoire! impossible, car pas une note ne manque au chant que nous venons d'entendre, c'est la copie sans altération du *Miserere* d'Allegri.

— Oui, sans doute, monseigneur, ajouta l'enfant, et quoi de plus simple? Cet air a tellement ému mon âme qu'il s'est empreint en elle jusqu'à la dernière mesure. Voilà la vérité, et je vous le jure, monseigneur, par ce chant sacré.

La foule restait confondue. Les princes et les hauts dignitaires entouraient l'enfant et le complimentaient; quelques rébarbatifs disaient :

— N'importe, il faut lui interdire de répéter ce chant et surtout de le transcrire.

— Et comment faire?

— Le pape en décidera, dit le même cardinal à qui le petit musicien avait fait son serment.

III.

Le lendemain l'enfant de génie était mandé au Vatican : le pape avait désiré le voir. Il traversait d'un pas léger et tranquille ces vastes et magnifiques salles que Raphaël a décorées, et son œil bleu, intelligent et fier, s'arrêtait avec admiration sur les fresques immortelles dont nos jeunes lecteurs peuvent voir de belles copies au Panthéon.

Après avoir erré et attendu dans ces salles où l'attente est si facile à l'esprit, il fut introduit dans le cabinet du pape. Deux attachés de l'ambassade d'Autriche le suivaient. Clément XIV lui tendit son anneau à baiser, et lui dit avec bonté :

— Est-il vrai, mon enfant, que ce chant sacré, réservé jusqu'ici pour notre seule basilique de Rome, se soit gravé dans votre mémoire à la première audition?

— C'est la vérité, saint-père.

— Et comment cela se peut-il?

— Sans doute par la permission de Dieu, répliqua naïvement le jeune artiste.

— Oui, c'est Dieu qui fait le génie, ajouta le saint-père, et vous êtes évidemment, mon fils, un de ses élus. Si Dieu a permis que vous pussiez vous approprier miraculeusement ce chant, c'est que, sans doute, vous êtes destiné à en créer pour l'Eglise d'aussi beaux, d'aussi religieux dans l'avenir. Allez donc en paix, mon enfant; et il lui donna sa bénédiction, à laquelle furent ajoutés par son ordre de riches présents.

IV.

Cet enfant prodigieux fut Mozart, l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, parmi lesquels nul n'ignore *Don Juan* et la messe de *Requiem*. Dès l'âge de trois ans, son père lui avait appris les premières notions musicales, et il en avait à peine six qu'il exécutait des morceaux de clavecin devant l'empereur François I^{er} d'Autriche, qui le surnomma son petit sorcier, et l'associa aux jeux de l'archiduchesse Marie-Antoinette, encore enfant.

Durant ce voyage d'Italie, où nous venons de le voir à Rome donner une preuve si éclatante de génie naissant, Mozart s'arrêta d'abord à Bologne pour voir le maître Martini, si célèbre dans la science du contrepoint. Cet harmoniste consommé fut confondu, selon sa propre expression, des *éclairs* que lançait cette jeune tête, et il lui prédit avec assurance la gloire qui l'a couronné plus tard.

L'académie des *Philharmoniques* de Bologne, désirant s'associer le jeune Allemand, lui fit subir l'épreuve imposée aux récipiendaires : il fut enfermé dans une chambre, où il trouva le thème d'une fugue à quatre voix. En une demi-heure le morceau fut composé, et Mozart regut son diplôme. Personne, à son âge, n'avait obtenu avant lui cette marque de distinction.

De Bologne il passa à la cour de Toscane. Le grand-duc, ravi de l'entendre, le combla d'honneurs et de présents; la belle galerie de l'ancien palais des Médicis retentit de ses chants : on eût dit que les peintures s'animaient pour l'écouter, et la Vénus pudique semblait lui sourire. La présence de ces chefs-d'œuvre l'inspirait : il se surpassa; jamais sa voix n'exprima avec plus d'âme ses improvisations sublimes. Il avait trouvé là une atmosphère digne de lui. Comme ces oiseaux des tropiques qui roucoulent leurs chants au milieu du triple éclat des grandes fleurs, de la lumière et des eaux murmurantes, il chantait parmi les marbres, les tableaux et le luxe éblouissant d'une cour amie des arts et des lettres.

Mais son triomphe le plus grand et le plus singulier fut à Naples. Là on ne put croire au génie naturel de l'enfant merveilleux. L'enthousiasme se changea en superstition : on prétendit, et plusieurs crurent que son talent magique était l'effet d'un talisman. Ne seriez pas, jeunes lecteurs; ceci n'est que la conséquence de la faiblesse de l'esprit humain. Tout ce que notre orgueil ne peut pénétrer, il le revêt volontiers de magie. Ceux qui écoutaient à Naples le petit Mozart, n'étant

pas en état de le comprendre et encore moins de l'égaliser, trouvaient une sorte de consolation vaniteuse à crier au sortilège.

Mozart ne faillit point à son enfance glorieuse. Nous ne le suivrons pas dans sa courte vie si bien remplie, nous dirons seulement qu'elle fut close par une composition religieuse, la fameuse messe de *Requiem*. Le génie d'Allegri, qui avait inspiré son enfance, vint lui sourire et l'embrasser en père au moment de sa mort. D'une main défaillante et d'une voix éteinte, il essayait cette musique funèbre qui, disait-il, serait chantée sur sa tombe. Une heure avant d'expirer, il la parcourait encore des yeux : « Ah ! s'écria-t-il, j'avais bien prévu que c'était pour moi-même que je composais ce chant de mort ! »

M^{me} LOUISE COLET.

DE LA CHALEUR RAYONNANTE.

Tous les corps voisins l'un de l'autre s'envoient des rayons invisibles de chaleur, et font des échanges continuels qui réchauffent les plus froids et refroidissent les plus chauds, jusqu'à ce que la température se soit égalisée entre eux. Si l'on porte dans une chambre bien close un boulet rouge, on sent et on voit à la fois sa chaleur et sa lumière ; mais la première de ces deux propriétés subsiste encore après l'autre, et le boulet est devenu invisible longtemps avant que la main ou le visage cesse de ressentir à distance les effets de la chaleur qu'il conserve encore. Il y a donc un rayonnement invisible de chaleur obscure. Ainsi, quand nous nous promenons la nuit par un ciel serein, notre corps fait rayonner sa chaleur vers le ciel, qui ne lui en renvoie que bien peu en échange, d'où naît un refroidissement très-vif qui se fait sentir même au milieu de la zone torride, où le docteur Oudney est, à la lettre, mort de froid nocturne. Or, de même que la lumière rejait des corps blancs brillants, polis, et par conséquent ne les pénètre pas facilement, nous jugerons que la même chose a lieu pour les rayonnements analogues de la chaleur, et nous admettrons que la surface des corps blancs, brillants, métalliques, polis, éclatants, arrête la chaleur à son entrée et à sa sortie des corps. Il est très-difficile de faire pénétrer la chaleur rayonnante d'un foyer dans une cafetière d'argent bien polie, tandis qu'un liquide chaud qu'on y verse y conserve longtemps sa chaleur, qui ne peut franchir de l'intérieur à l'extérieur l'obstacle de la surface polie.

De même, les vêtements blancs, le terrain sablonneux, les arbres à écorce blanche laissent moins facilement pénétrer et sortir la chaleur et la lumière. La

neige par sa blancheur préserve de la gelée les blés qu'elle recouvre, et si on altère sa teinte par de la cendre ou du charbon, tout gèle au-dessous. Les premières fleurs des arbres fruitiers, qui sont d'un blanc éclatant, se défendent par leur couleur des fâcheuses influences de la saison peu avancée. Les hommes de cabinet portent toujours des robes de chambre blanches pour conserver la chaleur du corps ; la nature blanchit à un certain âge les cheveux de l'homme et les poils des animaux ; enfin plusieurs oiseaux, tels que la perdrix des Pyrénées, changent tout à coup à l'entrée de l'hiver la couleur de leur plumage et deviennent tout à fait blancs. On observe la même chose pour les lièvres du Nord, qui sont fauves l'été, et qui deviennent tellement blancs l'hiver, que le chasseur est obligé de les viser aux yeux, qui sont alors rouges comme dans tous les albinos. Cette transformation du pelage est souvent très-rapide, et l'on a vu un rat de l'espèce appelée rat arctique ou rat polaire, exposé dans sa cage sur le pont d'un vaisseau hivernant dans les glaces du Nord, changer en une nuit de couleur, et passer du fauve foncé au blanc pur. Les habitants du Nord sont à peu près tous blonds ; ils s'habillent invariablement de vêtements blancs. La nature et l'expérience leur donnent les meilleurs préservatifs contre la perte de la chaleur. Dans les zones plus tempérées, les pelages et les habits sont plus variés. Déjà en Espagne la race à cheveux noirs domine exclusivement ; les habits du peuple y sont de couleur foncée, pour ne pas concentrer la chaleur du corps, et lui laisse une issue facile. Enfin, pour les races noires de l'Afrique intertropicale, la nature a semblé vouloir permettre le plus possible la sortie de la chaleur intérieure du corps. Il est vrai de dire que, par là même, un nègre exposé aux rayons directs du soleil souffre plus qu'un blanc, parce que sa peau noire laisse un plus facile accès aux rayons calorifiques du soleil ; mais c'est à lui de chercher un abri, tandis que, s'il eût été blanc, il eût succombé à la chaleur concentrée produite par l'action vitale et retenue par l'obstacle de sa peau blanche.

Je n'ai pas besoin de dire que ce qui arriverait à ce nègre blanchi par hypothèse arrive malheureusement à un nombre infini de vrais blancs, pour lesquels le climat trop chaud des tropiques est mortel. On m'a souvent fait la question : Quel est le meilleur d'un vêtement blanc ou d'un vêtement noir ? C'est selon la circonstance. Voulez-vous voyager en plein air, prenez un vêtement blanc, comme le font les nègres, pour éviter la pénétration des rayons directs du soleil. Sausure conseille au voyageur observateur des habits de couleur claire, qui le jour ne laissent pas trop pénétrer la chaleur du soleil, et qui la nuit conservent la chaleur du corps. En un mot, le blanc habille plus, c'est-à-dire isole davantage le corps du chaud et du froid extérieur. Par contre, tout homme qui, le soir d'un jour chaud, voudra goûter la fraîcheur d'une nuit étoilée devra s'envelopper de vêtements légers et noirs ;

mais gare les rhumatismes nerveux, fléau des climats excessifs! La plupart des Orientaux, Arabes, Persans, Turcs du Midi, comme les Marocains et les Espagnols mêmes, préfèrent, par des masses de vêtements ou par de vastes manteaux, s'isoler de l'air extérieur ou chaud ou froid, et je pense qu'ils ont raison. « Ce qui garantit du froid, disent nos voisins du Midi, garantit tout aussi bien de la chaleur. » Si les casques de nos intrépides pompiers n'étaient pas brillants, s'ils étaient teints en noir, ils s'échaufferaient d'une manière fatale au rayonnement des incendies. Les Romains avaient déjà remarqué qu'on se brûle en touchant une barre de fer noir échauffée par les rayons d'un soleil d'été; je noterai que, sans le fait de la brûlure, ils auraient peu remarqué cet effet physique.

Par une particularité des plus curieuses, tandis que les rayons de chaleur du soleil traversent nos vitres et en rendent l'usage impossible dans les climats chauds, les rayons de chaleur terrestre sont arrêtés par le verre. Ainsi, quand au printemps un jardinier habile veut hâter la maturité d'un fruit ou d'un légume, il le couvre d'une cloche de verre ou d'un châssis vitré. La chaleur du soleil traverse le verre et vient échauffer la plante et le terreau où elle végète; mais une fois fixée dans le sol, cette chaleur ne peut plus ressortir au travers de la cloche ou du vitrage, qui devient, suivant l'expression d'un de mes auditeurs, une vraie souricière de rayons. La température s'élève beaucoup sous cet abri physique. Il y a tel cas où elle pourrait même s'élever trop haut et nuire à la plante. Aussi voit-on, à l'heure de midi, les jardiniers soulever par un bord les cloches, qui, suivant leur expression, forcent les cultures. Les glaces de nos verres et les vitrages doubles produisent des effets analogues. L'expérience avait donc beaucoup appris sur les agents physiques à ceux qui employaient ces agents-là; mais il est heureusement passé, le temps où Bacon jetait aux raisonneurs dédaigneux de l'expérience ces paroles sensées : Allez dans les ateliers, vous y trouverez plus de vraie philosophie que dans les écoles!

Quelques faits curieux vont appuyer ce que je viens d'avancer. Saussure, le grand physicien des Alpes, entreprend de concentrer la chaleur par des vitres : il couvre une boîte à fond noir de plusieurs glaces. Cette boîte est elle-même placée dans une autre qui la préserve du contact des courants d'air. Un vase d'eau est placé dans la boîte intérieure et l'eau y devient bouillante. Plus récemment, sir John Herschel, *soutenant*, comme dit Homère, *la grande renommée de son père et la sienne propre*, s'exile pour plusieurs années au cap de Bonne-Espérance avec sa nombreuse et charmante famille. Il fait pour le ciel austral ce qu'il avait fait pour notre ciel du nord, il compte les étoiles doubles, les nébuleuses et les amas d'étoiles, dans cette région où notre compatriote l'abbé Lacaille, astronome de premier mérite, avait été faire, quatre-vingts ans plus tôt, d'autres observations qui ont fait honneur à la

France et qui viennent d'être réimprimées aux frais du gouvernement britannique. On est au mois de décembre, c'est-à-dire dans la saison chaude pour cette contrée du globe. Tout le monde se plaint de la chaleur. Sir John Herschel, aussi bon physicien qu'astronome éminent, a l'idée de répéter plus en grand l'expérience de Saussure. Une boîte noire d'acajou, d'une dimension considérable et recouverte d'une *seule glace non mastiquée*, est placée dans un châssis ordinaire de jardinier, garni lui-même d'une seule vitre non mastiquée. Le thermomètre monte à l'eau bouillante et dépasse même de beaucoup ce terme de chaleur. Alors l'illustre physicien invite ses amis et ses enfants à un déjeuner où le soleil du solstice d'hiver remplacera les fourneaux ordinaires. Une pièce de bœuf assez forte avec des légumes et des assaisonnements (je n'ose pas dire en bon français un *bœuf à la mode*) est introduite dans la boîte, et elle ressort au bout d'un temps convenable parfaitement cuite et fournissant un *régal agréable aux invités*.

Notre art de fabriquer les verres ardents n'a point encore fructifié pour remplacer par le soleil le bois, qui manque à bien des contrées brûlées par un ciel sans nuages, et je me suis souvent étonné que dans les voyages d'Asie et d'Afrique une lentille à échelons n'ait pas paru un meuble fort utile, dispensant souvent de provisions de bois ou de charbon difficiles à se procurer. A bord des vaisseaux, un grand appareil ardent serait certes utile et économique dans bien des cas. Dans les cours de physique, c'est une expérience qui attire toujours l'attention que celle de mettre un vase de fer-blanc au foyer d'un miroir ardent, et de montrer sans feu de l'eau bouillant à gros bouillons.

Un des phénomènes les plus curieux de la nature, c'est la rosée, dont la production a lieu par les nuits *calmes et sereines*, quand les étoiles brillent de tout leur éclat. Ce n'est qu'avec la théorie de la chaleur rayonnante, et depuis moins d'un demi-siècle, qu'on a rendu raison de ce curieux dépôt d'humidité. Tout le monde sait que si dans une étuve humide on introduit un corps froid, il se dépose immédiatement de l'eau à sa surface. Les cristaux que l'on apporte au dessert sur nos tables l'hiver se ternissent momentanément de rosée.

Il reste donc à savoir comment les corps terrestres sur lesquels la rosée se dépose se refroidissent pour provoquer le dépôt de l'humidité de l'air.

Cette cause est évidemment le rayonnement vers les espaces célestes des corps terrestres placés dans un lieu découvert. Un corps de teinte foncée, par exemple une table d'ardoise, rayonnera beaucoup, se refroidira de même et provoquera un abondant dépôt. Une tablette de marbre blanc se mouillera bien moins; une plaque de métal ne se mouillera pas du tout, car celle-ci ne rayonne que très-peu. La circonstance du calme de l'air est essentielle, car si l'air était agité, il viendrait continuellement rendre par son contact de la

chaleur aux substances soumises au rayonnement nocturne. Voilà donc le type de l'étude actuelle de la nature : découvrir par un petit nombre de faits les lois de la nature, et ensuite par ces lois rendre compte des autres phénomènes analogues. — Ces paroles sont de Newton. Dans la théorie de la chaleur rayonnante et dans ses mille applications, les physiciens modernes ont honorablement suivi les idées de ce puissant génie, auquel le nom de *grand*, dont on fait quelquefois précéder son nom, a cessé depuis longtemps d'ajouter aucun relief. Il est aussi inutile de dire le grand Newton que de dire le brillant soleil.

BABINET, de l'Institut.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

PORTE-SAINT-MARTIN : *la Chine en France*, jongleurs chinois. — CIRQUE NATIONAL : *Constantinople*, drame. — THÉÂTRE-FRANÇAIS.

Les jongleurs chinois feront passer tout Paris par la salle de la Porte-Saint-Martin. Nous laisserons de côté le vaudeville qui sert de cadre aux exercices merveilleux de ces étranges citoyens du Céleste-Empire, nous nous contenterons de parler de ceux des tours de ces habiles jongleurs qui nous ont le plus frappé.

Un petit garçon d'une douzaine d'années, à la face ronde et grimaçante, s'avance au bord de la rampe, s'incline devant le public et tour à tour avec ses mains et ses pieds lance en l'air et reçoit successivement trois boules de cuivre, qu'il fait s'entre-croiser rapides avec une agilité et une précision vraiment féeriques ; et tandis que les boules voltigent et semblent obéir à la volonté plus encore qu'aux mouvements du petit jongleur, il joue d'un éventail, avec le balancement duquel il semble chasser ou rappeler les boules de cuivre comme ces bulles de savon que le souffle fait monter ou descendre.

Après l'exercice des boules ce même enfant commence une suite de sauts périlleux : il fait la cabriole en tenant des pièces de vaisselle en porcelaine entre ses dents, sous ses bras et entre ses genoux, et cela sans rien laisser choir ni rien casser. Il marche sur la tête, sur le nez, sur la joue.

Puis arrive l'homme qui se pend lui-même. On sait que les Chinois ont le crâne entièrement rasé à l'exception d'une mèche tressée qui forme queue, c'est au moyen de cette espèce de corde que le jongleur se pend : deux de ses compagnons arrivent portant sur leurs épaules un fort bâton, le jongleur qui veut se pendre s'assoit, jette sa queue sur le bâton, en saisit le bout et se hisse comme au moyen d'une poulie. Il

descend, il remonte, il s'élance suspendu à cette corde singulière fichée au sommet de sa tête.

Toute la salle trépigne et applaudit.

Le jeu des bandelettes de papier de toutes couleurs se déroulant interminables des lèvres d'un jongleur a aussi beaucoup amusé. Quand toutes les bandelettes sont sorties, le jongleur les fait rentrer avec rapidité dans sa bouche, puis les en retire une seconde fois et elles éclatent en pétards. Alors l'homme s'enroule et se pelotonne au milieu de tous ces fils de papier, comme une araignée au milieu de sa toile.

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux, ce qui terrifie et fait se lever toute la salle haletante, c'est l'exercice de la planche aux couteaux : un des jongleurs se place devant la planche la main tendue et ouverte, un autre jongleur tenant dans ses mains une suite de couteaux à la lame très-affilée, les lance successivement, et tous vont se fixer dans la planche dans l'intervalle des doigts ; puis le patient appuie sa tête à la place de sa main, et alors les couteaux vont se planter l'un près du cou, l'autre près du front, l'autre près de la nuque.

Quel jeu terrible et barbare ! Si un des couteaux déviait d'une ligne (dans cette seconde partie de l'exercice) ce serait un coup mortel.

Constantinople, le nouveau drame du Cirque est un cadre pour dérouler les vues et les costumes de l'Orient. La bataille de Citate et la prise du fort Saint-Nicolas forment deux beaux tableaux. Les costumes sont plus exacts que les paysages et les villes, qui sont plutôt d'un Orient fantastique que d'un Orient réel.

Aux Français *Mademoiselle Aïssé* a eu une demi-chute ; il serait pourtant bien temps que ce théâtre se relevât par quelque pièce sérieusement littéraire. En attendant on lui fait subir au dehors une opération de lavage, qui aura pour résultat de rendre à sa belle façade sa fraîcheur primitive. Tout le monde sait que la salle du Théâtre-Français est due au talent de Louis, le célèbre architecte du magnifique théâtre de Bordeaux.

Mais ce qu'on ne savait pas, ce que la poussière et le badigeon cachaient à tous les yeux, et ce que le lavage actuel vient de découvrir, c'est une grande et superbe ligne de fleurs de lis incrustées dans la pierre, et qui règne sous l'entablement du grand balcon, sur toute la largeur de la façade.

Ces fleurs de lis sont parfaitement conservées, et nous ignorons ce que l'on décidera à leur égard. Dans tous les cas, elles sont historiques, car, renseignements pris, elles ne datent pas de la Restauration ; qui est parfaitement innocente du fait. Il faut remonter à Louis XVI, c'est-à-dire jusqu'à l'époque de la construction du théâtre, pour retrouver leur origine.

Elles faisaient partie, par conséquent, comme ornement, du plan architectural primitif.

LÉOPOLD DANJEAU.

Paris. — Typographie PLOÛ frères, rue Garancière, 8.